

Olivier Jacquemond

Le chœur
des tristes

roman



MERCVRES DE FRANCE

Extrait de la publication

DU MÊME AUTEUR

Fiction

ACRYLIQUE

Nouvelle

Sens & Tonka, 2002

NEW YORK FANTASY

Roman

Mercurie de France, 2009

Essai

LES 3 SECRETS

Sens & Tonka, 2008

Poésie

TOIT, TWIN TOWERS

Gravures de Jean-Claude Auger,

Le Regard du texte, 2008

BLANCHÂTRE

Dessins de Dominique le Tricoteur,

Centre Vendôme pour les Arts Plastiques, 2003

LE CHŒUR DES TRISTES

Olivier Jacquemond

LE CHŒUR
DES
TRISTES

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

Extrait de la publication

© *Mercure de France*, 2011.

Bienheureuse servitude celle qui nous attache à ceux dont nous avons été épris, lors même que le désir, la passion se sont éteints ou sont morts, ou simplement que les hasards de la vie les ont éloignés de nous. Quels qu'aient été les joies, les plaisirs, mais aussi les griefs ou les souffrances, nous restons en quelque sorte les dépositaires, les responsables, les témoins de ceux dont nous avons partagé la vie. On ne reprend pas ce qui a été donné. Nous demeurons responsables. Jusqu'à la mort, on appartiendra à ceux qu'on a aimés.

JEAN CLAIR

La Tourterelle et le chat-huant,
Gallimard.

Préambule

Julie a noté que j'employais, en parlant de mes parents, l'imparfait, « ils sont décédés? — Non. » Et ce fut tout, ou presque. Je garde mon passé pour moi car je tiens à mes regrets. Ils sont ce que j'ai de plus cher au monde. Ils font de moi et de mes illusions gâtées ce que je suis et me consolent de ce que je ne suis plus. Julie ne peut, malgré ses nombreuses qualités, son agilité d'esprit, sa pudeur, concevoir ce qu'est le regret. Elle pourrait l'imaginer, en deviner les contours, mais il n'en demeure pas moins qu'il lui est impossible de l'éprouver dans sa chair. Ce n'est pas son désir de bien faire qui est en cause, c'est simplement qu'elle accuse à son âge un déficit de vécu. Certes, elle mène sa barque, et plutôt habilement, mais la vie ne s'imprime pas encore, de sorte qu'elle ignore qu'avec le temps la vie devient ce qui s'endure, ce qui se mue en vécu. Comment lui expliquer que le regret vous saisit, vous mord comme un froid glacial? Qu'il s'in-

vite sous votre peau, qu'il s'immisce dans votre être? Qu'il fait pleurer l'âme et le cœur avant de les laisser glisser, choir, dans une torpeur aussi douce que trompeuse? Qu'il épuise l'espoir?

À tout juste vingt-deux ans, l'âge de Julie quand je l'ai rencontrée, je croyais fermement en l'avenir. Celui-ci ne demandait qu'à s'épanouir, qu'à prospérer. Je me laissais porter car la vie se réservait, le meilleur m'attendait. Désormais, je sais. Je sais que l'avenir se dérobe s'il n'est pas cerné d'illusions. Je sais que, tel un tissu délicat, il se froisse. Je sais que les plus belles promesses restent celles qui auront été déçues. Mais je sais également qu'on ne fait son entrée dans la vie qu'une fois capable de se fabriquer des regrets.

Je le sais, et pourtant, je sens. Je sens que, depuis qu'elle a planté ses racines en moi, Julie me réchauffe le cœur, ranime l'espoir moribond. Nul ne me regarde avec autant de considération, de respect que Julie. « Tu me prends au sérieux et surtout, contrairement aux garçons de mon âge, tu ne cherches pas à impressionner, à épater. Tu restes toi, tu te contentes d'être ce que tu es. » J'aimerais pouvoir me retrouver dans celui qu'elle dépeint avec tant de générosité. Grâce à elle, je gagne mes galons en maturité et passe pour quelqu'un de chevronné. Ma fatigue d'être moi, ma lassitude, elle les transforme en sens de la mesure, en sagesse. Elle se fait bien des illusions

sur mon compte. Mais il y a, ce qu'il ne faut pas négliger, un amour sincère de part et d'autre. Malheureusement, je suis bien trop conscient que les relations se nouent autour d'un malentendu pour réussir à me réjouir de cet amour. Au contraire, il aurait tendance à m'accabler, car, si les histoires se nouent autour d'un malentendu, elles se dénouent autour du même malentendu. Dès les débuts, la conclusion est écrite et ne demande plus qu'à être lue à haute voix. Reste à attendre. Ce sont mes regrets qui nous ont rapprochés, ce sont eux qui risquent de nous éloigner.

I

L'empire du passé

Né sur le territoire français de parents libanais, je suis le fruit d'un dilemme. Français de sol, mes parents n'avaient de cesse de me rappeler à mes origines. Il ne faisait aucun doute pour eux que j'appartenais à la terre de mes ancêtres, à ceux qui m'avaient donné un nom auquel, disait mon père, je « devais faire honneur ». Quand ma mère disait « ici » pour désigner son pays d'adoption, je ne pouvais m'empêcher d'entendre « là-bas ».

Mon père était venu à Lyon en 1974 afin de terminer ses études de médecine. En 1975, quand la guerre éclata au Liban, mes parents furent bloqués en France. Nul ne pouvait imaginer à l'époque que le conflit, avec ses temps forts et ses temps faibles, se poursuivrait jusqu'en 1990. Je suis donc né « ici », en 1976, mettant fin à l'espoir brièvement caressé d'un retour. J'ai vécu, durant mon enfance, au rythme du conflit sanglant qui sévissait chez nous. Mes parents

regardaient chaque soir le JT, afin d'avoir des nouvelles de « là-bas », et ma mère était suspendue tous les matins au téléphone afin de joindre, quand les communications n'étaient pas coupées, sa famille.

J'ai vu ma mère s'abîmer dans la mélancolie, jusqu'à s'y perdre. Ce n'était pas la vie dont elle avait rêvé. Enfant, j'ai bien tenté de la distraire, de capter son regard noyé, mais rien n'y faisait. Je ne pouvais prétendre la soigner d'un mal dont je pensais être, malgré moi, responsable. Ma faute, ai-je longtemps cru, avait simplement été de naître « ici ». Si je n'avais pas rencontré Deborah, je ne me serais probablement jamais défait de ce sentiment de culpabilité.

Toujours est-il que cette guerre qui s'invitait à la maison n'a jamais existé pour moi. Je n'y ai perdu personne, et, quand je me rendais au Liban pendant les vacances d'été, je ne parvenais pas à rapprocher les images de terreur diffusées à la télévision du climat d'indolence qui régnait sur place. Certes, il y avait des stigmates de la guerre : des immeubles découpés par les obus ou des façades trouées par les éclats de balles, des poubelles le ventre à l'air donnant, je ne saurais expliquer pourquoi, un aspect bucolique à Beyrouth, ou encore des check points qui, contrôlés par l'armée (syrienne ou libanaise), les milices, poussaient pareils à des herbes folles sur les routes défoncées de montagne. Toutefois, je

peinais à croire qu'il était question d'un conflit guerrier, avec son cortège de morts, de blessés, de drames. Pour moi, le Liban n'était qu'un petit pays qui se racontait des histoires de guerre pour s'excuser de sa pauvreté, de sa désorganisation chronique. Mes cousins se faisaient, par exemple, le relais des rumeurs les plus folles. Combien de fois n'avais-je pas entendu que les soldats syriens envoyaient parfois, après un banal contrôle de papiers, un pauvre type croupir dans les geôles de Damas? Ces histoires ressemblaient fort à des fables destinées à se faire peur. Ainsi, dans mon esprit d'enfant, le Liban était un pays où les grands jouaient à la guerre pour oublier leur condition. Il m'a fallu du temps avant de réaliser que la misère, comme la saleté, témoignait davantage pour la guerre que les morts, les armes ou le sang. C'est en découvrant, par l'intermédiaire d'un ami, les pièces du Canado-Libanais Wajdi Mouawad que j'ai d'ailleurs compris que, pour des enfants d'expatriés, la tragédie se vit moins dans la guerre elle-même que dans la situation de celui qui, partagé entre l'ici et le là-bas, ne sait pas comment se réapproprier un drame qui tout en le concernant ne le touche pas de près.

Quand j'ai décidé de suivre Patrick Laurent à Berlin à la fin de l'année 2001, j'ai simplement pensé « pourquoi pas? ». Qu'est-ce qui me retenait après tout à Paris? N'étant ni d'ici ni de

là-bas, je me suis tourné vers Berlin qui s'est avéré le lieu idéal pour recevoir la révélation que l'Histoire s'est absentée de ce monde. En regardant *Les Ailes du désir* de Wim Wenders avec Julie, je me suis rendu compte combien cette histoire d'ange déchu qui avait préféré, par amour, le royaume des hommes à celui des cieux me parlait. Moi-même, j'avais renoncé à appliquer les commandements divins, chers à mes parents. Pour eux, il fallait faire preuve, en toutes circonstances, de « grand cœur », se montrer bon et indulgent, afin d'avoir la chance d'être un jour accueilli dans la maison de Dieu. Mais l'ancien Berlin-Est, où je m'étais installé, me rappelait, par ses allures de no man's land, que je ne faisais pas partie des plans divins. Entre ici et là-bas, il y a donc eu Berlin, ce nulle part où j'ai tenté de mettre fin à mes jours la nuit du 4 au 5 janvier 2002 en me jetant dans la Spree. J'ai longtemps été convaincu que, si j'avais échoué dans mon entreprise, c'est parce que j'étais bien trop désespéré à l'époque pour mourir.

Alors qu'elle préparait un devoir sur la place du mythe chez les peintres de la Renaissance, Julie m'avait sollicité. « Qui est Pandore? — C'est la première femme, celle qui a déposé en l'homme tous les maux mais également l'espoir. » Julie avait fait depuis le début de notre histoire du lit son domaine. Elle y avait établi ses quartiers d'été comme d'hiver, avec ses livres, ses cours dispersés sur chaque centimètre carré utile de couette et d'oreiller. Je l'avais rencontrée durant l'été 2008 au parc de la Villette, lors d'une projection en plein air d'*All About Eve* de Joseph L. Mankiewicz. Il faisait très beau, il y avait des jeunes, des couples, des groupes d'amis sur la pelouse, et puis il y avait moi, une des rares personnes à ne pas être accompagnée. Mais je n'éprouvais aucune gêne. Je dînais parfois seul au restaurant, avec un livre. Généralement, les serveurs m'installaient à une table située un peu à l'écart afin que je ne trouble pas

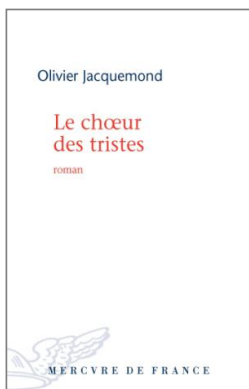
le repas de ceux qui sortaient en bande pour conjurer la solitude. Un emploi du temps modulable me permettait en outre de m'attarder en journée aux terrasses de cafés et d'intercepter les conversations des tables voisines tout en considérant le spectacle offert par la rue. Il y avait en effet selon les heures différents types de piétons, des nerveux, des lents, des erratiques. Je pouvais ainsi mixer à loisir l'image et la bande-son de ces destins anonymes. Je m'étais fait à la solitude, pire, je m'appliquais son régime strict et sévère avec allégresse. Être seul me remplissait, me rendait plus disponible au monde, et, autre agrément, m'évitait de nourrir des conversations fastidieuses. Bien que la solitude paraisse souvent suspecte, pour ne pas dire inconvenante, dans mon cas, elle était parfaitement justifiée, ajustée à mes besoins. Être seul réduisait le champ des aléas, des possibilités, et donc des déconvenues. J'avais déjà suffisamment affaire à moi pour ne pas me retrouver confisqué par le regard d'autrui. L'autre requiert et ça me déconcerte.

Ma condition n'était nullement handicapante, au contraire, j'en jouissais. Ma solitude me tenait chaud au cœur. À la Villette, ce soir-là, il y avait à ma gauche un cercle de jeunes; l'un d'eux s'est levé et s'est dirigé vers moi de façon décidée. Je l'ai regardé s'approcher et, à sa manière de marcher, de fanfaronner, j'ai com-

*Achevé d'imprimer
sur Roto-Page
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 11 mars 2011.
Dépôt légal : mars 2011.
Numéro d'imprimeur : 78729.*

ISBN 978-2-7152-3163-4 / Imprimé en France.

179220



Le chœur des tristes

Olivier Jacquemond

Cette édition électronique du livre
Le chœur des tristes d'Olivier Jacquemond
a été réalisée le 17 janvier 2012
par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715231634 - Numéro d'édition : 179220).

Code Sodis : N46285 - ISBN : 9782715231658
Numéro d'édition : 230805.